

La science-fiction tuera-t-elle la peur?

Robert-Claude Bérubé

Angoisse et peur
Numéro 39, décembre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51830ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R.-C. (1964). La science-fiction tuera-t-elle la peur? *Séquences*, (39), 14-19.



1984, de Michael Anderson

LA SCIENCE-FICTION TUERA-T-ELLE LA PEUR?

Robert-Claude Bérubé

Il est loin le temps où l'on considérait la science comme une panacée universelle. Les guerres du vingtième siècle ont porté un coup mortel à l'optimisme béat du dix-neuvième ; l'usage meurtrier qu'on y fit des découvertes scientifiques

accentua la dichotomie des attitudes populaires envers les recherches des savants. Et la science-fiction, genre littéraire né avec la curiosité scientifique de l'homme de la rue, emboîta le pas à ses inquiétudes, les magnifiant, les exploitant, les concrétisant. Au cinéma, cela ne s'exprima pas souvent de façon nette-

ment originale car il faut bien avouer que le genre n'a donné à l'écran jusqu'ici que peu d'oeuvres valables et que la plupart de celles-ci tirent leur force d'oeuvres littéraires pré-existantes. Il reste que, dans l'ensemble de la production de science-fiction, des thèmes s'expriment plus ou moins fortement et que ces thèmes sont aussi éloignés des joyeuses imaginations de Jules Verne que de la fantaisie légère de Georges Méliès. Il faut remarquer que lorsque l'on adapte à l'écran un roman de Jules Verne, on conserve le décor victorien dans lequel il se déroule et on l'entoure d'un humour où la dérision cache un certain attendrissement ; car maintenant les anticipations du précurseur font figure de chères vieilles choses devant les développements inattendus de la cybernétique, de l'électronique et de la science atomique. D'ailleurs des auteurs d'un autre calibre, plus préoccupés de philosophie que de bricolage l'ont remplacé, depuis H. G. Wells jusqu'à John Wyndham en passant par Ray Bradbury, Richard Matheson et combien d'autres, sans oublier les contributions occasionnelles d'un Aldous Huxley ou d'un George Orwell. C'est chez ces auteurs que le cinéma ira puiser le meilleur de son affabulation fantastico-scientifique.

1. La survivance de Prométhée

Prométhée avait dérobé le feu du ciel pour animer le premier homme ; en punition, il fut enchaîné sur le Caucase où un vautour lui dévorait le foie. Dans ce mythe s'incarnent les inquiétudes populaires devant les ambitions des savants qui, aux yeux d'une imagination simple, semblent vouloir s'attribuer les pouvoirs de Dieu et refaire à leur gré la création. Mary Shelley s'en est manifestement inspirée dans son *Frankenstein* où le créateur de monstres emprunte le feu du ciel (l'électricité) pour animer sa créature qu'il devra détruire ensuite parce qu'elle échappe à son contrôle. Les diverses adaptations cinématographiques ont insisté avec plus ou moins de force sur cet aspect de l'oeuvre mais toujours se dégage l'idée du savant dépassé par sa découverte, victime de ses propres recherches.

C'est là un thème fréquent dans les films de science-fiction ; les savants fous ou maniaques abondent qui persistent dans leurs investigations malgré les avertissements de leurs assistants, de leurs amis, de leurs épouses ou de leurs fiancées. Le docteur Jekyll et l'homme invisible ne sont que deux exemples parmi tant d'autres de ces hommes insatisfaits qui dépassent les limites de la prudence pour s'aventurer dans des régions inexplorées semées

de mines et de chausse-trapes où leur âme autant que leur corps risque de s'abîmer. Leurs regards illuminés hantent les écrans et confirment les craintes inexprimées de maints spectateurs : "ils vont trop loin, où nous arrêterons-nous ?". A ce courant se rattachent naturellement tous les films illustrant la peur atomique dont il est question plus longuement dans un autre article.

2. Le danger vient de l'espace

Si l'inquiétude naît des recherches, elle naît aussi des découvertes. Depuis que l'homme sait que la Terre n'est pas le centre de l'univers, il s'interroge sur les mondes innombrables qui peuplent cet univers. Ces mondes sont-ils habités ? Si oui, par quelle sorte de créatures ? Où en est leur civilisation ? Sont-elles animées de sentiments hostiles ou pacifiques ?

On se souvient de la panique créée par Orson Welles en 1939 lorsqu'il transmit sur les ondes radiophoniques une adaptation du roman de H.G. Wells, *La Guerre des mondes*. Le film tiré du même roman par le producteur Georges Pal n'eut certes pas le même impact. Cela vient peut-être du fait que les fantasmes de l'imagination perdent leur force lorsqu'ils sont transcrits en termes précis et réalistes. Les monstres venus d'ailleurs que nous

présente l'écran sont souvent plus grotesques qu'effrayants, quand ils ne sont pas tout bonnement ridicules. Aussi pour pallier cet inconvénient, certains auteurs et réalisateurs ont-ils eu l'idée ingénieuse de présenter des êtres potentiellement dangereux sous des formes prosaïques, familières. Ainsi dans *It Came from Outer Space* (Le Météore de la nuit) dont le scénario est signé par Ray Bradbury, les envahisseurs extra-terrestres, d'abord invisibles, empruntent-ils la forme des hommes qu'ils font agir à leur volonté. Cette idée a été reprise dernièrement dans *The Unearthly Stranger*.

Mais la plus fascinante de ces invasions reste celle qui est décrite dans *Village of the Damned* (Le Village des damnés) réalisé par Wolf Rilla d'après le roman de John Wyndham, *The Midwich Cuckoos*. Le village de Midwich tombe sous le coup d'une influence mystérieuse qui fait s'endormir tous les habitants. Au réveil, rien n'a changé si ce n'est qu'une quinzaine de femmes du village se trouvent enceintes. Les enfants qui naissent quelques mois plus tard jouissent de privilèges exceptionnels : leur croissance est plus rapide que la normale ; par l'effet d'une télépathie peu commune, ce que l'un apprend est aussitôt transmis aux autres ; leur regard perçant pénètre la pensée et la domine. Bien-



Village of the Damned, de Wolf Rilla

tôt la présence de ces jeunes êtres se révèle maléfique et l'on doit se résoudre à les éliminer pour sauver l'humanité. Ici l'alliage du péril avec l'apparence inoffensive des enfants produit un effet de déséquilibre qui crée et maintient l'inquiétude. Certains vont jusqu'à prétendre que cette affabulation cristallise l'inquiétude d'une partie de la société devant la génération montante, plus instruite, plus volontaire, plus rebelle que ses aînées. Sans aller aussi loin, constatons que, dès l'abord, l'attitude manifestée dans les films envers les créatures venues d'autres planètes en est une de méfiance et d'hostilité irraison-

née. Cela se manifeste en particulier dans ce film qui, dans le désert de la production, peut passer pour un sommet du genre. *The Day the Earth Stood Still*, de Robert Wise. Klatoo, envoyé sur la Terre, par la Fédération inter-sidérale pour demander aux humains de cesser des conflits qui mettent l'univers en danger, est accueilli avec toute la panoplie de l'armement moderne et finit par être tué parce que personne ne veut croire à son désintéressement. Ce film est l'un des seuls à prendre une attitude morale devant cette psychose de méfiance qu'il juge et condamne alors que d'autres se contentent de l'exploiter.



The Time Machine, de George Pal

3. L'avenir est à nous ?

Si l'inquiétude des espaces infinis se fait plus précise devant les progrès de l'exploration inter-planétaire, celle d'un futur de plus en plus problématique se fait plus aiguë s'il s'agit d'un avenir plus rapproché. Il est certain que le sort des hommes de l'an 3927 nous préoccupe moins que celui des hommes de 1971. Aussi certains placent-ils dans un avenir immédiat des épreuves ou des cataclysmes dont ils veulent se servir pour inquiéter les spectateurs. Le plus grand danger que recèle cette méthode, c'est d'accuser l'âge d'un film dès que le temps précisé dans le scénario est

atteint. Ainsi est-il curieux de revoir le film tiré du roman *Things to Come*, de H. G. Wells, réalisé en 1936, où se trouve décrite une nouvelle guerre de cent ans commencée en 1940 et terminée en 2036 et suivie d'une union des savants qui s'entendent pour gouverner le monde en travaillant au bien de l'humanité.

En général, les prévisions manifestées dans de telles productions ne sont guère optimistes. Ainsi dans 1984, le romancier George Orwell décrivait une société déshumanisée, asexuée, dominée par un appareil policier omniprésent, une sorte de Berlin-Est magnifié, un état totali-

taire à l'état pur en somme où toutes les valeurs habituelles se trouvaient renversées. Le film de Michael Anderson, sans avoir la force du roman, arrivait tout de même à en traduire l'esprit. Et dans *The Time Machine* de George Pal, d'après H. G. Wells, le voyageur dans le temps aborde, en 802701, à une époque où l'humanité est divisée en deux races dont l'une, réfugiée sous terre, élève l'autre comme du bétail ; c'est là le résultat d'une évolution où sont intervenues les psychoses collectives nées de la guerre.

Il est surprenant que le célèbre roman d'Aldous Huxley, *Le meilleur des Mondes*, ou se trouvent présentés avec ironie les désavantages prévus d'une civilisation ultrascientifique en même temps qu'infra-humaine, n'ait jamais fait l'objet d'une adaptation cinématographique. L'an dernier, le producteur Samuel Bronston annonçait qu'il en avait acquis les droits mais la situa-

tion précaire de son entreprise semble avoir remis le projet à une date indéterminée. En attendant, on aura l'occasion de voir une autre anticipation, celle de Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451* que François Truffaut doit réaliser incessamment. On y décrit la vie dans une ville dominée par un gouvernement anti-intellectuel où les sapeurs-pompiers ont pour tâche essentielle de découvrir les livres que certains citoyens cachent encore et de les brûler (le papier brûle, nous dit l'auteur, à une température de 451° F.).

* * *

Comme on peut le constater, la science-fiction actuelle n'a pas du tout l'intention de tuer la peur, ou du moins l'inquiétude, puisqu'elle en vit, puisqu'elle en est une émanation. Le plus que l'on puisse souhaiter c'est qu'elle s'en inspire d'une façon intelligente.

suite à l'enquête sur

Le cinéma d'inspiration chrétienne

Dans notre prochain numéro, paraîtront les réponses de Federico Fellini, Alberto Lattuada, George Cukor, Dino Risi, Alessandro Blasetti et de quelques autres.